

Quelques Reflexions sur l'Écrivain
Néolatin dans le Monde d'Aujourd'hui

TEXTES DE REFERENCE

Quelques Reflexions sur l'Écrivain Néolatin dans le Monde d'Aujourd'hui

Agustín Buzura



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2001

© Agustín Buzura
Brésil, 2001

*Académie de la latinité — Siège Amérique latine
Secrétariat général*

Rua da Assembléia, 10, 42º andar, Centro, Rio de Janeiro
Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782
Page WEB: www.alati.org
E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: 33.1.40.35.08.20
E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Je ne vous cacherai pas que j'ai longtemps hésité avant d'oser m'attaquer au thème qui m'a été suggéré: le rôle de l'écrivain néolatin dans le monde d'aujourd'hui. Les raisons en sont nombreuses et faciles à comprendre. On a beau avoir pour soi un nombre appréciable de livres, de tentatives et de confirmations venues des autres, des professionnels de la lecture et, bine sûr, du lecteur moyen, le mot écrivain couvrira toujours pour vous une autre réalité. Le verbe écrire s'accompagne toujours et encore de deux autres: connaître et sentir. Je veux dire par là que celui qui respecte sa profession est en même temps scientifique et cobaye, bourreau et victime, explorateur éperdu d'espaces qui se dérobent aux mots, très rarement vainqueur, presque toujours vaincu. Car tout écrivain qui connaît, ce qui s'appelle connaître, les exigences du métier sait et le ressent jusqu'au-delà des larmes que, en réalité, le meilleur livre est celui à venir, toujours et encore à venir. Malheureusement, cette épuisante fuite en avant devant l'échec se ralentit voire s'arrête l'espace d'un instant, un instant oppressant, douloureux, peut-être l'instant le plus accablant de votre vie quand tout bascule: dimensions, couleurs, sentiments, pensées, projets, rythmes. Et cela parce qu'on se retrouve devant un personnage que l'on avait ignoré, contourné, mésestimé: le Temps. On est

brusquement saisi d'un désespoir, d'une épouvante indicibles, on comprend, on sent que chaque phrase, chaque mot, chaque geste littéraire et non seulement, pourrait être le dernier aussi. Que le temps qui t'a été compté touche à sa fin, que tout, mais absolument tout doit être repensé. A partir de ce moment-là, ce ne sont plus les livres qui t'intéressent mais le Livre (avec un majuscule). Le Livre qui t'exprime vraiment, qui soit à la mesure de l'expérience et de l'information acquises, de ta force créatrice. Le Livre dont tu pourrais te présenter muni au Jugement Dernier, le Livre ultime, le Livre rêvé et attendu. Car, selon un proverbe tibétain, à partir d'un certain âge, on n'est jamais sûr de ce qui viendra d'abord — de l'au-delà ou du lendemain. Mais qui peut se targuer d'être arrivé là où il a voulu, dans l'espace rêvé, cet espace qui ne soit qu'à lui seul, d'avoir eu la chance d'écrire le Livre, qui peut s'écrier: Voilà le Livre?

Cela étant, ayant découvert vraiment ce qu'écrire veut dire, ce que c'est que se confronter au non-dit et à l'encore inconnu tapi au fond de nous-mêmes, de l'homme et du monde et tant que nous sommes encore lucides ce n'est qu'avec une réelle peur que nous prononçons le nom du métier dont j'ose vous parler. Même si nous sentons ce que devrait être um roman, même si nous en concevons, mentalement, l'image, au bout du compte le résultat est bien différent, quels que soient l'effort, la douleur et le désespoir qu'exigent ce difficile métier. Nous nous écroulons aux portes de la connaissance souvent avant même de les avoir entrouvertes, avant d'être arrivé, ne serait-ce que pour un instant, *au-delà de l'au-delà*, comme disent les boudhistes, avant d'avoir pu témoigner comme on l'aurait voulu des

drames de l'homme, de sa solitude et de son effroyable douleur.

L'homme d'aujourd'hui, disait un grand écrivain, une grande conscience de ce temps contorsionné, Ernesto Sábato, vit sous haute pression, face au danger de l'annihilation et de la mort; de la torture et de la solitude. Il est un homme des situations extrêmes, il est acculé aux limites ultimes de son existence. La littérature qui le décrit et le sonde ne peut être qu'une littérature des situations exceptionnelles. Le roman du XXème siècle ne rend pas simplement compte d'une réalité plus complexe et plus vraie que celle du siècle passé, il a acquis une dimension métaphysique qu'il n'avait pas jusque là. La solitude, l'absurde et la mort, l'espoir et le désespoir sont les thèmes pérennes de toute la littérature. Mais il est évident que sans cette crise générale de la civilisation, ces thèmes n'auraient pas acquis cette force terrible. Le roman d'aujourd'hui comme roman de l'homme en crise c'est le roman des grands thèmes pascaliens, il acquiert dignité philosophique et cognitive.

Pour nous, qui avons eu le malheur de naître dans l'Est de l'Europe et de parcourir le long calvaire du communisme ou, comme on l'appelle aujourd'hui avec un euphémisme, le socialisme réel, le métier d'écrivain était devenu terriblement compliqué, un métier à haut risque. La littérature et l'art en général étaient appelés, plus exactement, obligés à servir sans hésitation: la terreur, la peur, l'obscurantisme et le mensonge. Voici, par exemple, un fragment du Salut adressé par le Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique au deuxième Congrès Unional des Écrivains Soviétiques:

Le peuple soviétique attend que ses écrivains créent pour lui les figures véridiques et lumineuses de nos glorieux contemporains qui mènent à bonne fin les tâches colossales que soulève la progression

incessante de l'industrie lourde (...) qui édifient les gigantesques centrales électriques, perfectionnent les méthodes de construction, valorisent des millions d'hectares de terres en friche (...). Le peuple soviétique veut retrouver dans ses écrivains des combattants enflammés qui s'engagent activement dans la vie, qui aident le peuple à édifier une société nouvelle, (...) qui verra l'épanouissement d'un homme nouveau, avec une psychologie libérée des sequelles du capitalisme (...). Une tâche d'importance et d'honneur de la littérature c'est l'éducation de la jeunesse, des jeunes ouvriers, kolkhoziens, intellectuels et soldats de l'Armée Rouge dans l'esprit de l'amour du travail, de l'optimisme, du mépris de la peur, de la confiance dans notre cause (...).

Pareils appels mobilisateurs, qui revêtaient parfois une forme moins fruste, furent le cauchemar de la plupart des écrivains est-européens. Derrière, il y a tous les fusillés, tous ceux qui ont été tués à petit feu dans tant de camps, dans tant de prisons aux noms plus ou moins tristement célèbres, il y a toutes les interdictions et toutes les humiliations dont on parle malheureusement de moins en moins alors que leur source même, le communisme, tend à devenir aux yeux d'aucuns un simple expériment social échoué. En d'autres termes, ce que je voudrais dire c'est que dans notre coin du monde, de la latinité orientale, l'écrivain était obligé par sa propre conscience de crier la douleur de ses proches aussi, de formuler les questions à leur place lorsque les paroles leur manquaient, il lui fallait du courage pour crier la vérité sur un monde de la terreur et du mensonge, pour dire avec les moyens propres à la littérature ce que ni la presse ni les historiens ni les sociologues ou les psychologues ne pouvaient dire, il devait rallumer l'espoir même lorsque rien ne plaiddait en sa faveur. Affronter la censure était le lot quoti-

dien de l’écrivain de l’Est et chez nous, en Roumanie, il y avait cinq espèces de censure qui se renvoyaient le livre, parfois des années durant. Avez-vous jamais pensé que chez nous même, dans cet espace qui a vu naître l’absurde et le surréalisme nous avons eu le triste privilège de les vivre au quotidien dans leurs formes les plus aberrantes? Ceausescu était bien de la famille des dictateurs de la grande littérature latino-américaine sauf qu’il a été fusillé avant qu’il ne proclame, tel le *Suprême*, de Roa Bastos, qu’il provient de lui-même. Nul doute qu’il l’eût fait si on lui en avait laissé le temps. Sans doute, vous n’ignorez rien de ce que je viens de dire, j’ai tenu pourtant à vous proposer ce survol rapide pour souligner cet appétit spécial pour la liberté de l’écrivain néolatin, contraint incessamment par l’histoire à faire le guet devant les germes de la peste camusienne. Pourtant, dans ces siècle et millénaire qui viennent de s’ouvrir, lorsque la globalisation avec ses effets uniformisateurs commence à s’imposer de plus en plus, lorsque l’homme lui-même peut être cloné, lorsque la peur et la dictature font peau neuve et ravissent furtivement, perfidement, une partie des prérogatives de la liberté, nos questions gagnent en dramatisme. Les mots nous suffiront-ils pour exprimer les nouveaux vécus de notre contemporain l’Homme qui a un pied sur les étoiles et l’autre dans l’Age de pierre? Si l’on en croit Hölderlin, là où il y a le danger il y a la solution aussi. Le véritable écrivain qui a la force d’apercevoir l’Etoile Polaire sur le ciel du Sud, comme dirait le penseur de l’Extrême Orient, devra trouver de nouvelles solutions et la force nécessaire pour surmonter la déroute et trouver sa route. *Le retour sur nous-mêmes, sur nos propres mythes et fantasmes,*

sur notre moi profond, toujours réprimé ou ignoré, comme nous l'a appris la grande littérature latino-américaine, seraient des points d'appui obligatoires. *L'écrivain néolatin* qui a eu la chance ou, plus exactement, a été obligé à vivre une réalité compliquée qui a dépassé par endroits l'imagination la plus luxuriante, sait quelles sont les valeurs qu'il lui faut défendre et affirmer à tout prix. Et lorsqu'on sait ce que l'on doit défendre, on finit bien par trouver les moyens. Les cauchemars qui naissent d'un possible monde de série, uniformisé, dirigé à partir de points obscurs par des tyrans avec ou sans visage nous donneront la force de trouver des solutions pour empêcher que la littérature ne devienne encore une fois vie.